

étaient un pot-pourri de toutes les langues que je connaissais. L'anglais, le tchèque, et des bribes de français se mêlaient naturellement et, au réveil, la confusion se prolongeait. Par moments j'essayais d'éviter les conflits en donnant la parole à toutes les langues, je rédigeais automatiquement, sans égard à la syntaxe ni à l'orthographe, c'était comme une sédimentation de tous les pays d'Europe. Au fur et à mesure, cela m'apparut même comme une solution, peut-être était-ce là mon expression propre, effervescence, cacophonie, émulsion et résolution perpétuelle de sons. Mais je n'arrivais jamais à déchiffrer cette profération incoercible, ce flux et cette avalanche de phrases. Si tout avait un sens, ce ne pouvait être que celui de ma désagrégation interne, et cela n'était pas bien neuf. Parfois cette écriture automatique avait un effet magique, ensorcelant, elle semblait porteuse d'une poésie sombre, mais aussitôt je me méfiais de cette cryptographie séduisante, qui menait si facilement au bluff, tout comme on voit se perdre au réveil l'intensité des rêves. Les déformations, les masques pouvaient jeter leurs feux insolites et séduire, stimuler, réveiller l'idée d'une richesse, mobiliser tout un matériel, mais les rêves ne suffisaient pas, ne suffisaient jamais, leur splendeur donne sur le vide. Ce qu'il fallait et qui était difficile, c'était déchiffrer, ordonner, nommer les événements intérieurs par leur nom. Il était facile d'aligner des symboles, mais souvent impossible de dégager les faits. Toujours lorsque revenaient l'atonie et la déliquescence des années ingrates, je retombais dans cet art opaque en me persuadant qu'il y avait une force dans ces hallucinations. Mais cet art n'était jamais dangereux. Il ne faisait que chatouiller et séduire. Il pouvait paraître audacieux dans ses combinaisons forcées, mais il ne changeait rien à rien. Il ne serait une arme que si je transposais en termes de réalité, en termes concrets ce que je voulais dire.

La peinture telle que je m'y attachais auparavant me semblait maintenant trop immobile, trop fermée, trop liée à une situation unique. Ce n'était que des fragments, des vues sur mon théâtre panoramique, à ses heures fastes elle réussissait tout juste à maintenir héroïquement la valeur de tel ou tel instant. Ces toiles m'étaient venues d'un monde où les signes avaient encore

leur sens, aujourd'hui leur seul poids, leurs cadres, les caisses où il fallait les emballer avaient de quoi faire sourire. Peindre ne se concevait plus que sur de longues bandes de papier qu'on puisse rouler sur le sac à dos. Je tendis de ces rouleaux sur les murs, et entre deux tentatives littéraires, où j'étais la plupart du temps allongé au milieu des livres et des notes, je me relevais pour broser une image à l'encre de Chine, à l'aquarelle, avec les pinceaux à portée de la main. Il ne fallait plus perdre de temps aux préparatifs, l'étalage minutieux des fonds, le mélange des couleurs qui étaient auparavant une part du travail et dont le rituel artisanal donnait un air d'intention à mon travail, ne se justifiaient plus. Rien que de me détacher du film intérieur des images était déjà trop, la netteté des visions en souffrait. Là où j'habite, j'ai la paix toute la journée, les autres locataires travaillent, sauf le marin pensionné qui cuve toujours profondément son vin. Dans ce calme, où ne montent que les échos du chantier naval et des quais, je travaille à mes écritures, les genoux relevés, adossé aux coussins, et quand les mots se refusent, il arrive que les visions se présentent, d'abord des taches sur la rétine, des points de couleur s'élargissant peu à peu à la dimension de formes et de figures. Avant l'arrivée des images, je m'essaye souvent à la chambre noire de mes yeux, les pupilles orientées vers la fenêtre, j'en laisse pénétrer la clarté et les croisillons d'ombre, je ferme les paupières et les masque. L'image négative apparaît et prend, selon la couleur du ciel, diverses tonalités. Grâce à de brèves réexpositions par découverte, l'image sur la rétine se modifie ou prend la netteté d'un positif. Parfois la croix de la fenêtre est d'un rouge lumineux sur fond noir, parfois bleue sur fond rouge, parfois elle diverge vers le gris ou le noir dans un espace violet, et quand la sphère éblouissante du soleil joue derrière, ce qui se produit aux dernières heures de l'après-midi, les effets s'enrichissent de lumières tournantes, d'étoiles d'un noir profond et d'autres fioritures lentes et mobiles. J'attends souvent longtemps les événements visuels, il faut que je tombe dans un demi-sommeil où la réflexion est en suspens, mais la conscience toujours en éveil pour qu'ils surgissent, de préférence au crépuscule, souvent la nuit, en projection, et de la forme mouvante dans le noir se dégage quelque chose, une femme de profil, courant sur place d'un mouvement ultra-rapide, la robe déployée et la chevelure de flammes lentes, le visage droit devant elle et la